

La Religion en Allemagne.

Les journaux allemands des dernières semaines mentionnent divers faits intéressants au point de vue religieux.

Les jésuites continuent leurs prédications; ils ont obtenu des succès à Dantzick, en Silésie, dans la Slovaquie, et ils donnent une mission fructueuse à Carlsruhe.

Bientôt les franciscains allemands seront peut-être plus en état de les aider plus efficacement. Deux zélés membres de cet ordre (1) travaillent depuis longtemps à sa réforme. Ils ont reconnu l'impossibilité de rétablir dans son entier la règle de saint François, que les papes ont été contraints d'adoucir; mais ils croient possible une nouvelle règle, très austère, d'après laquelle on devrait renoncer à toute propriété, ne garder des vivres que pour deux jours au plus, faire maigre toute l'année, ne pas dépasser le nombre de douze dans chaque convent, ne point accepter de cures, se cloître sévèrement, mais pourtant se tenir toujours, comme missionnaires auxiliaires, à la disposition des évêques et des curés.

Le souverain-pontife a gardé deux religieux pendant dix-huit mois à Rome, pour éprouver leur vocation et bien examiner leurs desseins; enfin il leur a donné son approbation. Un ancien protestant danois, jadis artiste célèbre, sous le nom d'Albert Kuchler, a pris, le 15 octobre, l'habit de saint François des mains de Mgr Hohendorff, et s'est associé aux deux capucins. Après avoir reçu la bénédiction et les encouragements de Pie IX, ils sont partis tous trois pour le diocèse de Hildesheim, où l'évêque les a invités à fonder leur établissement-modèle auprès de sa ville épiscopale.

Les faits de ce genre ont de l'importance à nos yeux; car il n'y aurait pas sujet d'espérer la renaissance catholique si l'on ne voyait pas d'abord augmenter la perfection et la force des ordres religieux.

L'esprit d'union universelle pour le bien est l'âme même du catholicisme. Il n'y a point où il y a peu de vrais catholiques, où l'on voit se former peu de grandes associations chrétiennes. — Une preuve certaine que l'esprit de religion renait en Allemagne, c'est le progrès continu des associations de Pie IX, de St-Boniface et de St-Charles-Borromée. Malgré la spécialité de chacune de ces associations, la Gazette d'Augsbourg avoue qu'il existe entre elles une parfaite unité dans la ligne et le but.

Ce journal électorique met en regard les efforts des protestants et ceux des catholiques. Il trouve prodigieuse l'activité de ces derniers; il rend justice à leurs travaux scientifiques, à leurs réunions, au zèle renaissant du clergé séculier; il constate que le catholicisme pénètre de relief pas à pas jusqu'au cœur du Nord. "Au reste, dit-il, il faut être aveugle pour ne pas voir que la mise au grand jour de toutes les antinomies du protestantisme et du catholicisme, non seulement dans les institutions ecclésiastiques, mais encore dans les institutions politiques, dans toute la vie sociale des peuples, devient évidemment le plus profond trait caractéristique de notre époque.

Depuis 1848, le protestantisme a combattu le communisme et l'athéisme par des missions, par des congrès, par l'Association de Gustave-Adolphe; mais tout cela manque d'unité, tandis que l'identité de but est parfaite chez les catholiques.

"Au congrès protestant d'Elberfeld, une (1) Ils sont des environs de Padborn, en Westphalie.

scission complète a failli être terminée par la dispute de Nitch contre les disciples d'Hengstenberg. Il n'y a jamais de scandale pareil à craindre dans les réunions des catholiques.

"Une église sans gouvernement ecclésiastique et sans discipline clérical est semblable à un Etat sans pouvoir exécutif."

Cette pensée de la Gazette d'Augsbourg est remarquablement juste. Elle prouve que l'avenir appartient aux catholiques, s'ils avancent vigoureusement dans la restauration de leur discipline par le rétablissement universel et complet du gouvernement spirituel du souverain-pontife.

Rétablir le pouvoir exécutif dans l'église, c'est le premier pas, le pas le plus nécessaire dans la voie de la victoire sur toutes les hérésies sociales. Jamais l'armée chrétienne ne pourra s'organiser et vaincre si elle ne commence par se soumettre sans réserve au chef que Dieu lui a donné, et par lequel, selon l'évangile, l'ennemi de la foi sera surtout terrassé.

L'organe des piétistes chrétiens, la Gazette de la Croix, continue à se lamenter sur le déclin manifeste du protestantisme de l'Etat. "La où l'Etat est athée ex professo, les églises évangéliques se dissolvent en partis et en sectes. Telle est la situation en Prusse. Jamais il n'y a eu moins à espérer qu'elles se réédifient en un corps par une même foi et un même esprit... Berlin, entre autres, est la grande ville la plus négligée de toute la chrétienté sous le rapport religieux... Berlin devient une ville païenne où un petit troupeau chrétien est perdu... Bientôt toutes nos grandes villes seront mères pour les missions des jésuites et des rédemptoristes, et tout homme qui ne verra pas ces villes tomber dans l'ignorance, le péché et la barbarie, devra être des mains suppliantes vers ces missionnaires, comme vers les sauveurs du pauvre peuple!"

Courage; Dieu nous aide, protestants croyants! Votre douleur vous approche de la vérité. Le jour du désespoir viendra pour vous, et alors vous arriverez à la lumière parfaite, à l'église à jamais établie, à la consolatrice, qui espère et règne toujours.

Les conversions du catholicisme en Allemagne seraient bien plus nombreuses et bien plus décisives si les catholiques allemands étaient plus généralement dignes de leur grande cause. Mais nous répétons qu'ils laissent beaucoup à désirer.

Il y a pourtant chez eux, à notre avis, plus de science chrétienne, plus d'esprit catholique que chez nous. Et la preuve, c'est qu'ils parviennent à créer des associations diocésaines ou provinciales d'une grande utilité. — Pourrions-nous, par exemple, réaliser promptement en France, dans un diocèse quelconque, une assemblée semblable à celle des comités catholiques slaves de Moravie, qui s'est réunie le 15 septembre à Brünn? 13 comités y étaient représentés par six à sept cents membres. Le nombre des associés présents eût été presque double si les comités de langue allemande avaient assisté à la même réunion. La société a fondé, à son début, des écoles d'apprentis, des écoles du soir pour les enfants, des fabriques, des écoles du dimanche pour les domestiques, des comités de patronage pour les jeunes filles, des chaufferies pour les ouvriers; elle veut aider l'évêque à la fondation d'un petit séminaire. — Mais à côté de l'action pour le bien se manifeste l'action pour le mal. Il existe dans le même pays une association nationale morale, à laquelle plusieurs prêtres s'étaient affiliés, dans l'espoir d'en corriger les mauvais desseins. Ils ont complète-

ment échoué; cette société a répandu de détestables livres; deux de ses membres catholiques ont apostasié, quand ils ont reconnu que l'église condamnait le nationalisme radical. L'évêque a défendu aux ecclésiastiques de participer à cette œuvre anarchique.

Le nationalisme a pénétré au sein de quelques comités de Pie IX. Ainsi le comité de Prague se considère comme simplement local; il ne veut pas entrer en relations avec les autres rameaux de l'association. C'est tout à fait contraire à l'esprit catholique, qui est l'esprit d'organisation universelle.

Plusieurs catholiques distingués ont un grand projet, qui, s'il est exécuté, atténuerait ou détruirait ces tendances à s'isoler dans l'orgueil de localités ou de races. Ils se proposent d'ouvrir et de développer toute la presse catholique et conservatrice en Allemagne. Déjà un comité à la tête duquel est le digne Stolberg, a répandu une circulaire pour engager ses coreligionnaires à seconder ses efforts. Le succès sera probablement lent et tardif, mais il est probable, parce qu'il est nécessaire. La propagande socialiste prend des proportions européennes; il faut que la presse conservatrice prenne peu à peu le même caractère. Et nous croyons qu'elle arrivera forcément, en majeure partie, à l'unité de direction catholique.

Nous voyons avec joie se multiplier les stations de missionnaires dans le Nord germanique. Mgr Dittich, vicaire apostolique à Dresde, a fondé dix-huit nouvelles stations en Saxe, et il est parvenu à établir à Dresde une grande église. Le clergé catholique de Saxe est en bonnes dispositions; mais la doctrine josphite et nationaliste domine si exclusivement dans l'Etat, qu'elle étouffe ou amoindrit le bien que pourrait faire l'église.

Nous voudrions que le zèle des allemands ne se bornât pas aux missions de leur pays. L'orient les appelle, et c'est une honte pour eux, de fournir si peu de missionnaires et si peu d'aumônes à l'association de la propagation de la foi. Les comités de Pie IX devraient multiplier les dizaines de cette œuvre si efficace. Il ne manque, du reste, que l'initiative des évêques pour que les secours affluent: car on s'est vivement intéressé à la mission du Soudan, de Mgr Knobtecher, qui est maintenant en chemin vers les sources du Nil. Ses rapports seront traduits par le gouvernement autrichien dans toutes les langues de l'empire. Le pachà d'Egypte lui a promis sa protection. Le coopérateur de M. Knobtecher, le P. Angelo Vico, a envoyé de l'Afrique centrale plusieurs enfants nègres des deux sexes, qui ont été admis à l'excellent établissement dirigé à Vérone par M. l'abbé Nicolas Mazza, et qui répandront un jour la foi chrétienne parmi les tribus centrales de l'Afrique.

Un autre établissement italien, d'une importance capitale pour l'Allemagne, le collège Ungaro-Germanique, de Rome, a été remis en possession du palais Borromée; mais une partie de cette maison est encore occupée par les Français. Les jésuites qui dirigent le Germanicum ont actuellement soixante pensionnaires, parmi lesquels se trouve un fils distingué de M. Hurter; ils font aussi, depuis quelque semaines, un cours de théologie pour des externes.

III.

Le ministère autrichien a reconnu depuis longtemps la nécessité d'un enseignement théologique complet et certainement orthodoxe pour les futurs membres du clergé. Mais les mauvaises traditions de bureaucratie se font encore sentir dans les ordonnances dictées par de bonnes intentions. Par exemple, les Pères

du Concile de Vienne avaient décidé que l'on admettrait seulement aux études théologiques les candidats qui auraient franchi avec quelque succès tous les degrés de l'instruction secondaire. Le Ministère a pourtant décrété que dans les diocèses où le manque de candidats se ferait sentir, on pourrait se montrer un peu moins rigoureux, par exception, pour quelques postulants. Il a décidé, en outre, que les candidats aux grades de la Faculté de théologie qui auraient fait leurs cours en des convents ou en des établissements épiscopaux, seraient seulement admis au concours, dans le cas où ils produiraient un certificat prouvant qu'ils ont reçu l'éducation secondaire dans un collège public. — Ces ordonnances témoignent que les bureaux n'ont pas renoncé à réglementer parfois les affaires ecclésiastiques, qui devraient être laissées au Pape et aux Evêques.

Cependant le ministère autrichien veut sincèrement la liberté religieuse: il vient de donner gain de cause au clergé d'Olmütz, qui protestait contre des empiètements et des chicanes bureaucratiques.

Le roi de Hanovre disait, il y a peu de semaines, aux directeurs de l'enseignement public dans son royaume: "Le corps enseignant a partout failli à sa mission, dans ce pays comme ailleurs. Il a fait beaucoup de mal. Il devait prendre la religion pour base de son enseignement, et il a conduit ses élèves au scepticisme." L'évêque de Fulda, bien convaincu de cette vérité, tâche de ressusciter l'ancienne université qui florissait dans sa ville. — De son côté, le ministère autrichien, éclairé par le souvenir de la révolution viennoise, cherche à rendre à l'université de Vienne un caractère vraiment catholique. Le poète chrétien, Oscar de Redwitz, y professe maintenant à côté du Dr. Philipps. Vienne possède aujourd'hui un remarquable noyau de catholiques, objet de douleur et d'effroi pour les protestants, dont ils faisaient jadis l'illustration. Jareke, Hurter, Philipps, de Florencourt, Maassen; voilà vraiment des hommes qui prouvent que les derniers venus seront les premiers. M. Jareke est convalescent d'une longue maladie qui a vivement inquiété tous les catholiques d'Allemagne. M. de Florencourt envoie de Vienne d'intéressantes correspondances à la Volkshalle; nous en parlerons plus d'une fois.

Les Aphorismes anti-constitutionnels (1) du plus influent de ces écrivains se sont gravés dans la mémoire de beaucoup d'hommes réfléchis. Cette brochure est, à notre avis, la plus remarquable des innombrables publications qui pulvérisent en Allemagne les systèmes constitutionnels et parlementaires. L'élan est si général contre ces créations anglo-françaises, qu'il est désormais impossible de trouver une ligne en leur faveur dans les journaux honnêtes et respectés qui ont une politique conservatrice et ne demeurent pas livrés à la révolution, sous la forme du socialisme ou sous celle de l'écclésiisme.

Une publication très intéressante pour la cause sociale et catholique vient de paraître à Berlin. C'est la collection de tous les décrets importants émanés de la papauté, depuis les temps les plus anciens jusqu'au milieu du seizième siècle (2). L'auteur, M. Jaffé y a travaillé pendant cinq ans. Ce livre peut se compléter, pour l'Allemagne, par l'important volume où M. le docteur Buss a rapporté, résumé et commenté les bulles, les constitutions et

(1) Hundert schlagwörtlich zur verfassungspolitik der zeitgen. (2) Regesta pontificum romanorum ab condita Ecclesia ad annum MDXCVIII, editi Philippus Jaffé. — Berlin. — in-4°.

les traités des Papes qui concernent les Etats et l'Eglise d'Allemagne, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours (1). Les défenseurs de la liberté religieuse, de l'autorité pontificale, de l'unité et de l'uniformité de l'Eglise, trouveront d'excellentes armes dans ce dernier recueil.

IV.

La liberté religieuse continue à gagner du terrain en Allemagne; mais ce n'est pas sans exceptions ni sans peine.

Chose étrange et affligeante! c'est dans un des pays les plus catholiques, en Bavière, que le Gouvernement est le plus récalcitrant. — M. Westermayer a demandé au Ministère, il y a environ un mois, s'il ne répondrait pas au Mémoire remis par les Evêques bavarois l'année dernière. L'interpellation du député catholique a été vive et sévère. — Les ordonnances au sujet du serment et contre les missions doivent-elles être considérées comme une réponse? a-t-il demandé. Est-ce ainsi que l'Etat veut récompenser les grands services rendus par le clergé à la société? Les lois bavaroises portent les germes de continuels conflits entre l'Etat et l'Eglise. Les Evêques ont indiqué tous les articles qui seraient à modifier pour écarter ces causes de discord et rendre justice à l'Eglise. D'un côté, le Concordat est admis par la Constitution, par conséquent on ne peut enfreindre le Concordat sans blesser la Constitution; et pourtant cette Charte Penfrent elle-même en décrétant que l'Etat a le droit de réglementer les affaires religieuses par des ordonnances: elle se blesse donc et se contredit elle-même; il y a évidemment des corrections à faire à la loi. Mais il est déplorable de voir un esprit diabolique, jaloux des progrès de l'Eglise, se placer entre la Couronne et ses conseillers pour travailler à jeter sur le pays, comme une canaille de force, l'omnipotence de cette bureaucratie qui se dit l'Etat, et qui offre en dernier asile au josphisme de la catholique Bavière.

Les dernières ordonnances du Ministère semblent partir de ce principe: "L'Etat et l'Eglise." Telle est la base sur laquelle on a bâti contre l'Eglise le décret sur les affaires religieuses, d'après lequel l'administration se dirige, et qui est si mauvais qu'on ne saurait en avoir un pire. C'est pourquoi, malgré son peu d'espoir que les réclamations des Evêques soient entièrement exaucées, M. Westermayer a conclu par la demande que les lois sur les affaires religieuses soient révisées; car, malgré leur diversité d'opinions et de religion, les députés sont au moins presque tous d'accord pour repousser le principe sur le quel repose la législation actuelle: l'omnipotence de l'Etat en matière religieuse.

Le Ministère, après de longs jours de silence, a répondu qu'il étudia le droit canon et qu'il n'est pas assez avancé dans son étude pour proposer une nouvelle législation. Il a, du reste, protesté de son désir d'être conciliant envers l'Eglise.

Le gouvernement wurtembergeois ne se borne pas à des protestations de bienveillance et à de stériles protestations: il promue ses bonnes intentions envers l'Eglise en se prêtant à lui garantir plus de liberté dans la nouvelle constitution qu'on élabore si péniblement. Il en est de même du ministère de la Hesse Electorale: il a invité les autres Etats qui forment la province ecclésiastique du Rhin à envoyer des délégués à Cassel pour examiner le Mémoire des Evêques et chercher d'un commun accord à les satisfaire.

(3) Urkundliche geschichte der national und territorial kirchenthums Deutschlands. — 1 vol. Schaffhouse.

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(Suite.)

—Merci, Mathias, dit Arthur d'une voix émue devant la douleur et la franche cordialité de Péduant; voici ma main et mon grand cœur.

Le général et M. Vancelay se retournèrent vers Mathias, et tous deux lui tendaient aussi la main.

—Vous avez raison, reprit Mathias. le fond vaut mieux que l'enveloppe... Nom d'un nom!... comme il est pâle!

Arthur, en effet, venait de s'évanouir dans les bras de M. Vancelay. On le transporta dans la voiture qui les attendait sans qu'il

reprit connaissance. La faiblesse occasionnée par la perte de sang avait causé l'évanouissement.

Le médecin qui fit les premiers pansements dissipa toutes les inquiétudes qui pouvaient rester.

M. Vancelay, debout près du lit, regardait avec une expression d'infinie tristesse le visage pâle du jeune homme.

Vous êtes bien bon, M. Vancelay, lui dit Arthur en soulevant de son lit une de ses mains et la tendant au vieillard.

Celui-ci la prit et la serra.

—Souffrez-vous? lui dit-il bien doucement.

—Un peu, voilà tout, mais je me sens bien faible.

—Le médecin a recommandé un grand repos; je vais fermer les rideaux, tachez de vous endormir; le sommeil vous rendra des forces.

—Le général est parti!

—Il est allé chez le duc De Saverinay dans la crainte que votre grand-père n'apprit par un autre ce qui vous est arrivé et ne s'en inquiétât outre mesure.

Arthur ne répondit que par un signe de tête et ferma les yeux.

Quelques instants se passèrent pendant lesquels M. Vancelay écoutait dans le silence la respiration du blessé était oppressée et inégale, lorsqu'à la porte de la chambre restée entr'ouverte, apparut bien timidement une tête de jeune fille. Elle avait de beaux cheveux noirs lissés sur les tempes; de grands yeux d'une expression douce et mélancoli-

que; ses lèvres d'une couleur pâle donnaient à son visage une tristesse indicible.

C'était la fille du vieux soldat qui demeurait à l'étage supérieur.

Elle resta quelque temps immobile à la même place, car le vieux Vancelay, penché sur le lit, avait les yeux fixés sur Arthur.

Elle n'osait avancer.

Le vieillard la vit, enfin, et devina quelle touchante et reconnaissante inquiétude il y avait au fond de son cœur. Il lui fit signe d'approcher tout doucement.

Alors la jeune fille, marchant sur la pointe du pied, fit quelques pas dans la chambre. On sentait pour ainsi dire le battement de son cœur soulever sa petite robe grise.

—Ça nous a fait bien de la peine, allez, monsieur Vancelay, dit-elle d'une voix basse, quand on nous a appris que M. Arthur, si bon... Nous étions inquiète, allez!

Pendant qu'elle parlait, des larmes roulaient dans ses yeux.

—Heureusement, ce ne sera rien, dit le vieillard; il repose avec calme.

—Papa aurait voulu descendre, mais vous savez, il est encore si faible!

M. Vancelay prit les deux mains de la jeune fille, et, comme, malgré la demi-obscurité qui régnait dans la chambre, il vit les larmes qui mouillaient ses yeux, il l'attira à lui, et, la baisant au front de ce baiser paternel que Dieu a mis sur les lèvres des vieillards:

—Chère enfant, lui dit-il, ces deux larmes qui sont dans vos yeux valent plus que tout ce que vous pourriez faire et dire.

—Oh! voyez-vous, M. Vancelay, je serais si heureuse de pouvoir être utile ou bonne à quoi que soit, et mon pauvre père en serait si content!

Dans ce moment Pierre fit un signe à M. Vancelay.

—Qu'y a-t-il? dit celui-ci bien doucement.

—M. le Duc envoie pour savoir des nouvelles répondit le domestique à voix basse.

—J'y vais.

Et, se tournant vers la jeune fille, il ajouta:

—Restez un instant près de son lit, ma chère enfant; s'il s'éveillait, vous m'appelleriez, n'est-ce pas?

—Oui, M. Vancelay.

Sans faire de bruit, elle alla s'asseoir sur une chaise qui était près du lit.

M. Vancelay sortit et la jeune fille resta seule.

A la regarder ainsi, silencieuse et attentive au moindre mouvement, on eût cru voir une de ces saintes filles que la douce pitié d'un cœur plein de charité attache au chevet des malades.

Arthur dormait, mais son sommeil, d'abord calme, devint inquiet et agité; ses joues pâles s'empourprèrent; et il faisait parfois des mouvements subits, tandis que des mots trop faiblement prononcés pour qu'ils fussent intelligibles, erraient sur ses lèvres que la fièvre colorait. Ce n'était pas de la souffrance, mais ce n'était plus de repos.

Madeleine, c'était le nom de la jeune fille, le regardait et l'écoutait avec une attentive préoccupation; appuyée près du chevet,

elle était prête à obéir au moindre signe, et ses yeux observaient le visage du malade que faisaient tressaillir des frissonnements intérieurs.

—Comme il est agité!... murmura-t-elle tout bas. Le pauvre jeune homme, c'est la fièvre... si j'appelais M. Vancelay!

—Personne... personne... n'est venu....

prononça tout à-coup Arthur d'une voix plus distincte en soulevant de son oreiller sa tête dont les yeux étaient fermés; personne... personne... je l'avais bien espéré... cepen... dant... Oh!...

—Puis sa tête retomba lentement et ses lèvres cessèrent de s'agiter. Madeleine était toute émue, toute tremblante, les deux mains jointes. Elle avait peur de ce sommeil si agité et du silence qui succédait aux paroles inachevées; les yeux fixés, le visage immobile, elle était à demi agenouillée devant le lit, tant elle était penchée en avant pour suivre avec inquiétude les moindres mouvements.

Tout à-coup Arthur De Saverinay ouvrit les yeux et promena autour de lui son regard vague et indécis.

Le jour pénétrait à peine dans l'appartement à travers les rideaux croisés.

Il aperçut la jeune fille, et sur son visage tout à-coup rayonna une expression de joie indicible. Il se dressa à moitié sur son lit, et, tendant vers elle le seul bras qu'il put soulever:

—Oh! merci, dit-il d'une voix basse comme si eût été le murmure de sa pensée qui venait mourir sur ses lèvres.